

A cinematic photograph of a rainy night. On the left, a person stands in the rain holding a large, open umbrella with horizontal stripes of red, orange, yellow, and green. To the right, a dark-colored car is parked, its surface glistening with rain. A large, stylized reindeer head ornament is mounted on the car's roof. In the background, a string of colorful, out-of-focus lights (red, green, yellow, purple) stretches across the frame. The sky is dark and cloudy, with some light breaking through. The overall mood is atmospheric and festive.

L'ARCHE DE NOÉ

DOSSIER DE PRESSE

L'ARCHE DE NOÉ

Un film de **BRYAN MARCIANO**

LE 29 NOVEMBRE AU CINÉMA

Durée : 1H45

DISTRIBUTION

PATHÉ FILMS AG

Neugasse 6, 8005 Zürich

Tél : 044 277 70 83

vera.gilardoni@pathefilms.ch

PRESSE

JEAN-YVES GLOOR

151, Rue du Lac, 1815 Clarens

Tél : 021 923 60 00

jyg@terrasse.ch



SYNOPSIS

Une association accueille des jeunes LGBT mis à la rue par leurs familles. Derrière l'apparente comédie, les excès, l'envie de s'affirmer, se cachent des vies brisées.

Tous ont cette furieuse envie d'exister, de trouver leur place dans la société. Ici, ils ont six mois, pour trouver un travail, un logement et s'accepter comme ils sont.

Une course contre la montre durant laquelle Noëlle (Valérie Lemerrier), qui dirige l'association et Alex (Finnegan Oldfield), qui l'aide dans sa mission, sont également renvoyés à leurs propres failles et s'interrogent sur leurs motivations à aider les autres.



BRYAN MARCIANO

RÉALISATEUR

Quel a été le point de départ du film ?

J'avais vu un reportage sur le sujet. Il y avait un jeune gars bien né et une jeune fille lesbienne, qui venait de la rue et jouait du djembé. C'était à la fois bouleversant et très drôle. Décalé. L'idée d'un huis clos où se retrouveraient des gens très différents mais avec la même problématique a trotté dans ma tête pendant un moment. Et puis j'ai voulu les rencontrer, sans vraiment avoir de but, mais avec une envie de récolter des témoignages.

Quels souvenirs gardez-vous de ces premiers contacts ?

J'ai approché une association. Ça a mis des mois pour montrer patte blanche et j'y suis allé. Je m'attendais à trouver du tire-larme. Je pensais affronter frontalement un mur d'émotions. Et j'ai débarqué dans ce qui a fini par être la scène d'ouverture du film, c'est-à-dire entouré par tous ces jeunes qui ne me calculaient pas et où je ne comprenais rien à ce qui se passait. Un bordel monstre très loin de ce que je pensais découvrir. Pas l'émotion attendue. Je suis resté dans mon coin à observer. J'ai fini par me manifester demandant si quelqu'un voulait bien me parler. Ça a donné des entretiens qui m'ont passionné.

C'est comme cela que s'est construit le scénario ?

Pendant les mois passés dans ces associations à travers la France, j'ai croisé des gens extraordinaires mais pas du tout pour les raisons auxquelles je m'attendais. Je m'attendais à m'identifier. Je m'attendais à pleurer. Mais ces jeunes sont en béton armé. Ils vous parlent très froidement de vies très dures. Des histoires de prostitution, beaucoup. Des histoires de séquestration...

Quel fut l'élément clé de l'écriture ?

Peu à peu je me suis rendu compte que l'émotion pour moi n'était pas là. Pas dans leurs récits ou leurs parcours à proprement parler, mais dans tout ce qui était en creux. Ce qui m'a bouleversé, c'est leur pudeur, leurs non-dits. Quand je les voyais être ce qu'ils sont avant tout : des jeunes. Qui parlent de choses normales de leur âge, de ce qu'ils vont manger ce soir où ils vont sortir samedi. De tout, sauf des choses graves de leur vie. Juste des jeunes qui essaient de s'affirmer, de dire « je ». Qui s'agitent pour essayer d'exister et du coup sont très outranciers. J'étais à la fois témoin de cela et dans la confiance de leurs secrets lors de nos entretiens. L'urgence du film est née là.

Est-ce qu'ils se confiaient facilement ?

Ils le font assez froidement. Ils ont déjà tout vu et mettent tout à distance. C'est souvent glaçant. Puis, au bout d'un moment, une forme d'émotion est advenue. Par strates. Cela m'a d'autant plus touché que je n'ai rien vu venir. Ces jeunes ont tellement souffert qu'ils ne veulent surtout pas qu'on le sache. Ils essaient de dire que tout va bien, et c'est cela qui m'a bouleversé. Ce choix de se taire m'a ému. Ensuite, j'ai rencontré des juges, des responsables de foyers pour mineurs, des journalistes et des gens dans l'aide sociale... Tous ces gens-là se masquent.





Il y a ce lieu commun qui veut que ce sont des personnes qui se réparent autant qu'elles réparent mais c'est vrai. Ils dissimulent. J'ai trouvé cela bouleversant.

Quelles étaient les envies et l'apport de la fiction sur un tel sujet ?

Je voulais faire un film choral ; partir de personnages et m'appuyer sur eux pour construire le récit. Je ne voulais surtout pas faire un film social au sens du cinéma vérité. Pas un film qui informe ou rend des comptes. En fait j'avais envie d'un film sincère, mais pas sérieux. J'ai souhaité les mettre dans un lieu-clos qui efface notre perception du temps. On ne sait jamais si c'est le jour ou la nuit. L'époque n'est pas spécifiquement précisée. Je ne souhaitais pas non plus que l'on sache ce qu'ils deviennent après. Et je savais qu'il y aurait un déluge à la fin ! Je voulais de l'eau ! D'abord parce que je trouve ça beau et qu'en plus ça confère une idée d'absolution. Et puis mettre une référence biblique sur une histoire LGBT me plaisait bien. Tous ces personnages sont si hauts en couleur, si différents que je les ai imaginés comme des survivants du jour d'après.

Il y a beaucoup de non-dits dans le film qui peuvent se résumer par l'un des derniers dialogues : « Pourquoi tu fais tout ça alors ? » demande Alex à Noëlle. Et la question n'obtient pas de réponse.

Je ne donne pas de réponse définitive. Pour tout dire, j'avais écrit un dialogue de fin entre les deux autour du pourquoi on fait cela, pourquoi on aide les gens, est-ce qu'on les sauve vraiment...

Et puis un jour, sur le plateau, à l'issue d'une scène avec Valérie Lemercier, je lui ai dit qu'elle m'avait beaucoup ému. Et elle m'a répondu « mais vous me faites chier avec vos émotions !!! ». Et ça disait tout ! Toute la pudeur de Valérie était là, et ça m'a tellement plu que le soir j'ai revu sa dernière scène du film et supprimé toutes les justifications de son personnage, je voulais que ça soit sa dernière réplique « Vous me faites chier avec vos émotions. »

Vous faites le choix d'ouvrir le film avec Alex qui plonge d'emblée dans un joyeux chaos.

C'est vrai que l'on n'a pas toutes les grilles de lecture au début du film pour décrypter cette scène et comprendre ce qui se joue. Mais je voulais que, durant les premières minutes, on soit complètement paumé. Une scène qui nous projette immédiatement dans le bordel, autant Alex que le spectateur.

On sait très peu de choses sur ces jeunes. Rien ou presque sur leur passé ou sur leur futur...

C'est un film sur leur réinsertion dans la société. Sur la place qu'ils vont pouvoir trouver. Pas un film sur l'homosexualité. Au fond c'est quoi une place dans la société ? Beaucoup de jeunes dans les entretiens me disaient que leur but n'était pas de se tenir la main dans la rue, pas de revendiquer quoi que ce soit. Ils s'étaient fait frapper et exclure à cause de ça. Ils rêvent d'être tranquilles, d'avoir un CDI, d'acheter une maison et qu'on leur foute la paix. Et j'ai trouvé ça hyper moderne. Ce concret me permet d'être universel et d'éviter l'écueil du donneur de leçons. Ça nous réunit tous.

Il y a cette très belle scène, douloureuse et sensuelle de « Je suis un homme ».

C'est une scène écrite très tôt. Elle incarne quelque chose qui est évident pour tous les homos du monde et qui ne l'est pas du tout pour les autres, c'est l'homophobie dirigée contre soi-même. On est dans un bordel qui fait rire et d'un coup, cette scène prévient que la joyeuse comédie peut à tout instant virer à la violence. Dans cette scène, pas de larmes, mais de l'étrange. Il fallait faire passer la scène par un truc charnel. Une attirance qu'ils détestent, qui les dégoûte.



Comment avez-vous abordé la question de la mise en scène ?

Je voulais être dans le mouvement pendant toute la première partie du film, puis la caméra se poserait et irait vers une majorité de plans fixes et plus longs. Avec la question primordiale du point de vue. J'ai tout de même quatorze personnages. Et c'est là où la contrainte économique est devenue un avantage. Je ne pouvais couvrir tout dans toutes les scènes pour pouvoir ensuite choisir au montage. Il fallait trancher dès le tournage. Nous avons tourné dans un décor construit que je connaissais par cœur et dans lequel j'ai pu travailler mon découpage en amont du tournage. J'avais une idée très précise de ce que je voulais et l'obsession première était de ne pas faire un film documentaire ultra réaliste. On a beaucoup travaillé avec la cheffe déco pour fabriquer des visuels précis de chaque plan. Et avec la cheffe costumière pour affiner la palette de couleurs de chaque personnage. C'était très important pour moi qu'il y ait une ambiance, une atmosphère singulière, qui plonge le spectateur dans un monde non pas irréaliste, mais décalé. Et il y avait les enjeux météo : faire de la neige, du vent, et un déluge... En tournant pendant la canicule ! C'est pour tout cela que je voulais cadrer et que je co-signe l'image du film. C'était souvent compliqué mais je crois que j'aime le chaos. Parce que cela me permet de garder l'équipe et les acteurs sous tension, les faire jouer tout le temps, pour pouvoir saisir l'inattendu. Tout en continuant à se demander si le point de vue choisi est le bon.

Le personnage de Noëlle échappe aux stéréotypes attendus de la femme empathique, dévouée de façon sacrificielle...

C'est une faiseuse. Tout se résume dans une phrase qu'elle prononce au début « les gens qui vont mal il faut les occuper ». Or c'est elle qui s'occupe le plus, elle remplit le vide. Ou plus exactement elle fait tout pour ne pas le laisser exister. Si elle ne fait pas, elle s'effondre, parce qu'il y a une plaie béante au fond d'elle. On en revient à cette pudeur dont j'ai été témoin. et qui me touche.

Noëlle a toujours les mains occupées. Elle range, mange, déplace les objets...

Quand je lui ai proposé cette idée, Valérie a adoré. Elle appelait ça les cascades. Et son truc préféré c'était jouer avec la cape en plastique. Pour une actrice faire bouger sans cesse les coiffures c'est compliqué. Pas avec Valérie. Une scène sur deux, elle la retire où elle l'enfile. Et puis ça crée du bruit. Je voulais que tout résonne. Le son d'une tasse posée brusquement, d'un ordinateur déplacé. Même ses pas... Je voulais qu'elle soit étouffante. En espérant que, derrière cette fausse indifférence, on lise le vide qu'elle cherche à combler.

Avez-vous eu dès le départ le désir de travailler avec Valérie Lemercier ?

Oui. Je ne voulais pas faire le film social que l'on attendait. Je voulais quelqu'un de drôle au cœur de tout cela. Et puis je l'ai rencontrée, et c'était encore mieux. Valérie est une femme qui m'a bouleversé et que j'ai aimé pour les mêmes raisons que j'ai aimé les jeunes. Elle est comme eux, elle ne montre rien, pourtant j'ai l'impression de la connaître par cœur. Elle est très profonde et surtout très drôle, ce qui est un critère absolu pour moi. En plus avec elle, tu peux te raconter beaucoup de hors champ sans avoir besoin de rien faire. Elle trimballe naturellement un truc. On se demande d'emblée qui elle est, ce qu'elle fait là. Elle permet de feinter les stéréotypes. En plus c'est une actrice qui timbre. Elle a une voix qui projette. Et dans les longs pavés que je lui faisais jouer, elle interprétait chaque mot.



Et concernant Alex, interprété par Finnegan Oldfield ?

Je ne voulais pas de rédemption. Pas envie d'un personnage qui serait homophobe au début et qui finirait par dire à la fin qu'« être homophobe c'est mal ». C'était daté, pas réel. Je me demandais ce qu'il devait incarner. Bien sûr il y avait un côté grand frère, l'idée de protection. En revanche, je voulais évoquer hors champ quelqu'un qui aurait grandi en foyer. Que le personnage trimballe quelque chose de rompu. Une fragilité non dite mais que je ne voulais surtout pas raconter. Et Finnegan, comme Valérie, a une présence qui dit beaucoup sans avoir besoin de justifications. Je l'ai rencontré et j'ai tout de suite aimé sa capacité à se jeter à l'eau. Il est instinctif, sorte de hooligan beau, avec un regard fuyant parfois... c'est un acteur qui te suit, qui ose, qui teste, qui y va à l'instinct. Quoiqu'on lui demande il le fait. Il fait confiance. Et j'ai beaucoup construit son personnage en répétition à partir de Finnegan. Parfois hyper actif, parfois un rien absent. Avec quelque chose d'irrésolu qu'il partage avec Valérie et les jeunes du film.

VALÉRIE LEMERCIER NOËLLE



Le film n'est pas là où on l'attend. Il n'est pas dans l'apitoiement et évite l'écueil du film social...

Tout à fait. Si c'est gentil cela ne m'intéresse pas. La vie n'est jamais comme cela. Les jeunes que l'on voit dans le film ne sont pas dans le remerciement ou dans la reconnaissance. D'ailleurs, Bryan m'a emmenée un jour à une réunion dans un centre d'accueil comme on peut retrouver dans le film et, en vrai, c'était bien plus le bazar..

C'est un premier film. Qu'est-ce qui vous a donné envie de vous lancer dans cette aventure ?

C'est la personne de Bryan qui m'a donné envie de faire le film. Le scénario m'a fait rire. Et cela confirmait mon idée première : si on ne rit pas un tout petit peu, c'est dommage. J'ai apprécié la fougue de Bryan, sa conviction. Il était habité par son sujet. Cela m'a suffi. Et pourtant je savais que ce ne serait pas un tournage comme les autres. Il faisait 50 degrés, j'avais une cape en plastique durant tout le film, plus un blouson de cuir en dessous plus un pull roulé. C'était chaud. Mais cette cape est capitale pour Noëlle car elle la protège.

Comment vous a-t-il parlé de Noëlle ?

Il avait un modèle que j'ai d'ailleurs rencontré. Le monde associatif est un monde que je ne connais pas, composé de gens qui consacrent une large partie de leur temps aux autres sans jamais obtenir un merci. Il y a quelque chose de l'ordre de la foi pourrais-je dire. Foi en la vie ou en autre chose. C'est émouvant de les voir se dire qu'ils peuvent peut-être faire quelque chose pour ces gamins.

Essayer d'en sauver au moins un. Ce qui me séduisait dans mon personnage, c'est qu'elle n'a pas les armes pour affronter cela. En faisant la connaissance de «mon modèle», j'ai compris que ces gens étaient un peu comme des médecins, obligés pour se protéger de se montrer froids et distants. Ce que n'est pas le personnage d'Olivier Claverie qui interprète le professeur de théâtre, qui veut sauver tout le monde, avoir des liens dans la vie avec les gosses. Et le film montre que ce n'est peut-être pas la bonne démarche.

Le film est bruisant, chaotique et néanmoins très écrit. D'ailleurs il n'y a aucune improvisation.

Mais je crois que le côté « film social » - appelons cela comme ça - s'écrit avec précision. Des impros nous en avons fait mais elles n'ont pas été gardées. Ça partait dans tous les sens. Comme pour la plupart des acteurs c'était un premier rôle, de temps en temps Bryan les laissait en roue libre pour que ce soit plus facile à jouer. Mais il faut dire ce qui est écrit. Je suis très studieuse là-dessus. Quand j'accepte un rôle je fais confiance. Au pire je vais demander de changer un mot pour un autre. Je fais mon petit trafic, mais je n'interviens pas. Si quelque chose est écrit, cela ne sert à rien de dire autre chose.

Comment aborde-t-on un personnage comme Noëlle ?

On trouve d'abord un costume. Bryan voulait que je sois encombrée de toutes sortes de choses, une cape, une banane, des cheveux partout. C'est la première fois que l'on ne voit pas du tout mon corps. Qui est un peu mon seul atout ! C'était nouveau pour moi de jouer une personne qui n'est pas aimable et pas du tout dans l'apparence. Ni dans le sourire, ni dans la séduction.

Elle ne se pose jamais. Elle est toujours dans le mouvement...

Bryan voulait que je sois tout le temps dans l'action. Que Noëlle bouge tout le temps. Elle mange de façon compulsive, névrotique. J'ai mangé des kilos de frites et de glace. Elle est le genre de personne qui ne peut pas s'arrêter. S'ils s'arrêtent, ils mesurent l'horreur de leur vie. Donc elle est sans cesse dans l'action. C'est presque une forme de désespoir.



Elle a besoin de maîtriser quelque chose d'une vie tellement chaotique. J'aime quand cela bouge. Même dans mes films, je suis incapable de filmer des gens assis. J'aime voir les corps. Ici, le mouvement de Noëlle a une justification. Cela montre qu'elle est dans le concret. Car il faut nourrir ces gamins. S'assurer qu'ils aient chaud et de quoi se laver. Que des trucs de première nécessité.

Être dans ce concret permet au film de laisser les explications hors-champ. De ne jamais expliciter les raisons qui poussent Noëlle à s'impliquer...

Bryan fait confiance dans l'intelligence du spectateur et dans ses personnages.

On devine juste qu'elle a merdé avec son fils, qu'elle n'a pas su faire et qu'elle cherche à rattraper quelque chose.

Vous avez d'ailleurs un jour déclaré à Bryan qu'il « vous emmerdait avec les émotions ». Vous confirmez ?

C'est vrai. Et il le fait dire à Noëlle dans le film. Les émotions il ne faut pas en parler, il faut les ressentir. Cela circule sans en parler. Commencer à dire même un je t'aime ce n'est pas possible. Encore moins dans ce genre de milieu. On n'en est pas là. On est dans la survie. Donc soit on en plaisante, soit on est dans l'action. Dans une sorte d'urgence où il est impossible de s'épancher.

A woman with dark hair is looking out from behind a glass door or window that is covered in rain droplets. The scene is dimly lit, with a warm, yellowish light coming from the right side, creating a moody and atmospheric effect. The woman's face is partially visible through the rain-streaked glass.

ISSUE DE SECOURS
ISSUE DE SECOURS

LISTE ARTISTIQUE

Noëlle

Alex

Elodie

Gilles

Elsa

Karim

Lassana

Francis

Donovan

Krystal

Princesse

Brian

Melvin

Antoine

Valérie Lemerancier

Finnegan Oldfield

Elsa Guedj

Olivier Claverie

Eli Letourneur

Fehdi Bendjima

Mohomat-Amine Benrachid

Djanis Bouzyani

Gulliver Benhadj

Jade Dubois

Sarah Henriques

Martin Daquin

Victor Mermaz

Lucas Faulong



LISTE TECHNIQUE

Réalisation

Bryan Marciano

Produit par

Christine Rouxel

Coproduit par

Nicolas Adassovsky Duval & Margaux Marciano

Scénario

Bryan Marciano

Montage

Samuel Danesi

Musique originale

Dédouze

Casting

Christel Bras, Léa Moszkowicz

Décors

Séverine Baehrel

Costumes

Camille Rabineau

Image

Vincent Van Gelder, Bryan Marciano

Direction de production

Amaury Serieye

Prise de son

Mathieu Leroy

Mixage

Raphaël Seydoux

Production

Eliph Productions, ADNP

En coproduction avec

UGC, TFI Studio

Ventes internationales

Newen Connect

Distribution

UGC Distribution, TFI Studio